

# La descente aux enfers de Dimitris Papaioannou

Le chorégraphe a saisi Avignon aux tripes avec « The Great Tamer », requiem glaçant mis en scène pour dix interprètes.

LE MONDE | 21.07.2017 à 10h00 • Mis à jour le 21.07.2017 à 10h57 |

Par Rosita Boisseau (AVIGNON, envoyée spéciale)

Abonnez vous à partir de 1 €

Réagir ★ Ajouter



f Partager (996)

Twitterer



Un cosmonaute berce le cadavre d'un jeune homme. Une séance de dissection finit en repas cannibale à la morgue. La déesse de la fertilité ramasse des épis de blé affûtés comme des javelots. Les images déstabilisantes se dégomment les unes après les autres dans le spectacle *The Great Tamer*, requiem glaçant mis en scène pour dix interprètes par le chorégraphe grec Dimitris Papaioannou, 53 ans, dont la force d'impact a une fois de plus saisi aux tripes. Ronde de morts, couches de terre, plantes et racines, tout le tremblement funéraire est mixé et retourné comme on exhume des corps ou des vestiges.

*The Great Tamer* (« le grand dompteur ») est né d'une tragédie qui a bouleversé la Grèce il y a quelques années : le suicide d'un adolescent qui avait été persécuté par ses copains et que l'on a retrouvé enfoui dans la terre. De ce fait divers, qui n'est pas directement évoqué, Papaioannou a extrait le ferment d'une fabuleuse descente aux enfers. Sa pièce est un film noir sur la violence du groupe mais encore un tableau vivant bourré de

réminiscences picturales. Plus largement, le metteur en scène des cérémonies des JO d'Athènes en 2004, pour la première fois à l'affiche du Festival d'Avignon, déroule une rêverie personnelle, un peu trop appuyée à la fin, sur la mort et le temps : le grand dompteur, c'est lui, le chrono qui fauche à tout va et avale irrémédiablement.

Plantons le décor qui vient toujours en premier chez l'ancien étudiant aux Beaux-Arts d'Athènes qu'est Papaioannou : un plateau en pente composé de plaques grises amovibles. Disons, un cimetière ou un champ de fouilles, les deux se superposant. Les tombes, les fosses, les trous se creusent sous les pieds des interprètes emportés dans une enquête archéologique qui les engloutit régulièrement.

### **Intense bizarrerie**

Déterrer, enfouir, excaver, recouvrir, la partition, paradoxalement toujours surprenante de *The Great Tamer*, retourne les couches aux sens propre et métaphorique, même si la scénographie manque parfois de souplesse dans son coulissage. La planète est un gruyère au sous-sol rempli de cadavres qui composent le meilleur compostage. Cycle du vivant qui se nourrit de lui-même dans une boucle sans fin.

Faut-il être grec pour cultiver à ce point l'art du fragment ? *The Great Tamer* est un sidérant et parfois monstrueux composite de formes et d'images.

Faut-il être grec pour cultiver à ce point l'art du fragment ? *The Great Tamer* est un sidérant et parfois monstrueux composite de formes et d'images. Le morcellement des objets et des os déterrés dans les fouilles dilate une esthétique de la mosaïque (au mieux) et du concassage (au pire). Il entraîne aussi un imaginaire du démembrement. Coulées de bras, de jambes, se répandent sur le plateau. Comme les archéologues recomposent des plats ou des vases avec des morceaux plus ou moins dépareillés, Dimitris Papaioannou cultive des greffes humaines invraisemblables dont les articulations fracturent l'anatomie. Il renoue avec les créatures mythologiques de la grande littérature grecque – centaure au tronc posé sur des jambes écartées... – et en invente d'autres – crabe humain aux mille-pattes...

L'intense bizarrerie, très maîtrisée, de Dimitris Papaioannou, qui arrache parfois un rire crispé, draine le suspense de *The Great Tamer*. Elle joue aussi sur le hiatus entre les époques et les temps, métamorphosant par exemple le plateau en espace interstellaire au gré de manipulations marionnettiques.

Comme dans son spectacle *Still Life* (2014), pièce matricielle sur l'éternel recommencement du combat vital porté par un Sisyphe « héros de la classe ouvrière », selon le chorégraphe, *The Great Tamer* compacte geste plastique et théâtre physique en usant des artifices de la boîte noire, mais sans jamais lâcher sur la magie scénique. humaines, remue au plus profond *The Great Tamer*. Sur la musique du *Beau Danube bleu* de Strauss étiré comme un naufrage qui n'en finit pas, les vivants meurent et ressuscitent pour être renvoyés au massacre et ainsi de suite. Avec une question lancinante sans résolution qui crève le plafond du fait divers à l'origine du spectacle : la violence humaine, son irréductible sauvagerie, son « pourquoi » et son « comment », sa fatalité dont les doigts s'enfoncent littéralement dans la chair et font craquer le squelette. L'une des apparitions les plus émouvantes de cette pièce méticuleusement réglée rassemble les morceaux : celle d'un homme qui soudain renaît, appareillé comme une sculpture antique. On en a rêvé, Papaioannou l'a fait.